



HAL
open science

”La vieille maladie des noix vides” : paranoïa herméneutique dans Sixtine

Julien Schuh

► **To cite this version:**

Julien Schuh. ”La vieille maladie des noix vides” : paranoïa herméneutique dans Sixtine. Colloque ” Modernité de Remy de Gourmont ”, Nov 2008, Caen, France. pp.217-227. hal-00987501

HAL Id: hal-00987501

<https://hal.science/hal-00987501>

Submitted on 6 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La vieille maladie des noix vides » : paranoïa herméneutique dans *Sixtine*

Julien Schuh — Université Paris IV-Sorbonne

Sixtine est le roman de l'idéalisme philosophique ; le livre récent de Valérie Michelet-Jacquod¹ a montré la tension à l'œuvre dans cet ouvrage entre le noyau de *L'Adorant*, récit symboliste type, et le récit de la vie d'Hubert d'Entraques qui l'enchâsse et qui pose le problème des relations entre l'idéalisme radical et la vie dans le monde. Mais je ne m'intéresserai pas à cette mise en abyme, qui a déjà été beaucoup glosée ; le problème principal que me semble traiter Remy de Gourmont dans ce livre est celui de l'interprétation, et des rapports de force entre les hommes liés à leur capacité à lire le réel et à imposer cette lecture à autrui.

Sixtine ne prend véritablement sens que dans le contexte de l'espace littéraire symboliste : après la remise en question du rôle de l'écrivain dans la cité depuis la Révolution et la médiatisation croissante de la littérature, entraînant le repli des auteurs d'avant-garde dans des communautés restreintes, la relation de communication entre le lecteur et l'auteur est brisée². On constate une coupure radicale entre le destinataire et le destinataire symbolistes : la référence est problématique, le contact biaisé. Remy de Gourmont résume parfaitement en 1899 les principes de ce système de communication sans contact :

Aucun mot ne possède un sens unique ni ne correspond exactement à un objet déterminé, exception faite pour les noms propres. Tout mot a pour envers une idée générale, ou du moins généralisée. Quand nous parlons, nous ne pouvons être compris que si nos paroles sont admises comme les représentantes non de ce que nous disons, mais de ce que les autres croient que nous disons ; nous n'échangeons que des reflets³.

Le monadisme spirituel de Gourmont l'incite à considérer toute communication comme un échange biaisé où les interlocuteurs, enfermés dans leur univers mental, ne perçoivent jamais que ce qu'ils projettent sur autrui⁴. Il n'y a pas de contact entre l'auteur et le lecteur : on n'accède pas à la vérité d'un texte, déposée dans l'entrelacs de ses phrases ; on construit le sens à partir de ses propres déterminations. *Sixtine* peut être considérée comme une forme de mise en scène de cette nouvelle relation au monde et à la littérature, par le biais d'un personnage, Entraques, qui apparaît à bien des égards comme le lecteur symboliste parfait⁵.

La psychologie de l'amour comme modèle herméneutique

Il est à cette époque un modèle de cette relation herméneutique vide : la femme, objet de toutes les attentions, signe fermé pour ses misérables amants qui tentent de saisir le sens de

¹ Valérie Michelet-Jacquod, *Le Roman symboliste. Un art de l'« extrême conscience »*, Genève, Droz, 2008.

² Voir Alain Vaillant, *La Crise de la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble, ELLUG (Bibliothèque stendhalienne et romantique), 2005, p. 8-9.

³ Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française*, Paris, Mercure de France, 1899, p. 315-316.

⁴ Voir André Karátson, « Les arcanes de l'idéalisme (Réception esthétique de Schopenhauer dans *Sixtine* de Remy de Gourmont) », in *Schopenhauer et la création littéraire en Europe*, Anne Henry (dir.), Paris, Méridiens / Klincksieck, 1989, p. 105.

⁵ Voir Fernand Drijckoning, « Tour d'ivoire et communication : *Sixtine* de Remy de Gourmont », in *(En)jeux de la communication romanesque*, Suzan van Dijk et Christa Stevens (éd.), Amsterdam / Atlanta (GA), Rodopi (Faux titre ; 86), 1994, p. 163-174.

ses actions. Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Schopenhauer font de cet être sans âme un « sphinx »⁶ à l'énigme insoluble. La femme fonctionne comme une image du monde privé d'essence ; la relation amoureuse est le prototype de la situation de l'homme dans l'univers, comme le note Remy de Gourmont en analysant la misogynie de Schopenhauer :

Ayant étudié de près les femmes, Schopenhauer put établir sa théorie de l'Inconscient ; il avait compris que l'Intelligence peut coïncider avec l'automatisme. Son Dieu-Monde est une femme élevée à l'infini, — genre de Dieu fort dangereux et sous le gouvernement duquel il faut s'attendre à toutes sortes de cataclysme, Dieu inconnaissable pour l'humanité et inconnaissable pour lui-même⁷.

En étudiant les relations amoureuses, l'écrivain peut donc comprendre le fonctionnement de la vie de l'homme dans un monde sans transcendance ; la psychologie de l'amour devient une métaphysique en action. Dans *Sixtine*, Gourmont pose strictement l'équivalence entre l'interprétation de l'être féminin et l'herméneutique littéraire, et fait de la première le modèle de la seconde.

Dès le premier chapitre, le roman est placé sous le signe de l'interprétation des gestes féminins : au château de Rabodanges, Entragues apparaît d'abord comme le personnage mystérieux, objet de l'imagination de Sixtine ; mais les rapports sont vite inversés, et c'est Sixtine qui devient « intéressante » car possible criminelle :

— Vous n'avez pourtant pas de crime dans votre vie ?

Cette ironique interrogation, comme une brûlure à la pierre, changea la nature de la fièvre :

— Peut-être ! répondit-elle, soudain pâlie.

— Alors, vous devenez tout à fait intéressante⁸.

Dès lors, les rôles sont fixés : Entragues sera l'enquêteur, l'interprète, le voleur ; Sixtine sera la suspecte, l'inconnue, celle qui suggère au lieu de donner. Il faut noter l'importance à l'époque du paradigme indiciaire⁹, mis en place par Poe, l'inventeur des nouvelles policières et l'un des intercesseurs dont se réclame la génération symboliste des dernières décennies du siècle : toute quête du sens est conçue comme un crime mystérieux à élucider.

Entragues est un interprète violent, qui veut « pénétrer froidement dans les obscures broussailles de ce bois sacré » (p. 8), selon une métaphore érotique de la quête de la vérité. Sixtine s'offre à lui comme un livre :

⁶ Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, *L'Ève future* (1886), in *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1986, p. 863

⁷ Remy de Gourmont, *Le Fantôme* (1893), in *Le Pèlerin du silence* (1896), quinzième édition, Paris, Mercure de France, s.d., p. 66-67.

⁸ Remy de Gourmont, *Sixtine, roman de la vie cérébrale*, Paris, Savine, 1890, p. 11. Je renverrai systématiquement à cette édition, en indiquant simplement le numéro de page après chaque citation.

⁹ Voir Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire* (1986), trad. fr., Paris, Flammarion (Nouvelle bibliothèque scientifique), 1989 ; *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Denis Thouard (éd.), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007 ; Andrea Del Lungo, « Temps du signe, signes du temps. Quelques pistes pour l'étude du concept de signe dans le roman du XIX^e siècle », in *Le Roman du signe. Fiction et herméneutique au XIX^e siècle*, Andrea Del Lungo et Boris Lyon-Caen (dir.), Presses Universitaires de Vincennes (Essais et savoirs), 2007, p. 5-21.

[...] l'imagination ne détruit pas la sincérité : elle la vêt de brocatelles et de rubis, lui pose un diadème, mais sous le manteau royal comme sous les haillons, c'est toujours le même corps de femme. Orner la vérité, c'est la respecter. Cela me rappelle ces vieux évangélistes si chargés d'enluminures que des yeux profanes y cherchent en vain le texte saint.

— Il y a, reprit Sixtine, de difficiles écritures.

— Quand on ne sait pas déchiffrer, il faut savoir deviner. [p. 10]

Il ne fait que tenter de donner une cohérence aux actes de Sixtine ; il tente d'analyser ses faits et gestes comme un savant devant une équation : « Depuis trois jours, je n'ai plus que des inquiétudes de mathématicien penché sur d'insolubles x » (p. 97). Le modèle des mathématiques permet de penser la quête de sens comme un jeu de la pensée : il s'agit pour Entragues de relier entre eux les indices laissés par Sixtine, et de les arranger de la manière la plus logique possible. Mais l'inconnue, symbolisée par le signe x , est surtout un symbole parfait du sens conçu non plus comme un objet donné dans le texte, mais comme une absence, que le lecteur doit *construire* par ses efforts interprétatifs, et qui n'est jamais qu'une hypothèse non vérifiable. Ce symbole, Gourmont l'emprunte peut-être à Théodule Ribot, pour qui chez Schopenhauer un « principe inconnu, une x , qu'aucun terme ne peut traduire, mais dont le mot *volonté*, — au sens très-général de force — est l'expression la moins inexacte, explique l'univers »¹⁰. L'inconnue féminine est l'image de la situation de l'homme dans le monde, livré aux apparences d'une nature déceptive. L'observateur en est réduit à faire des hypothèses, à tourner autour d'un objet vide dont il ne connaît que l'apparence, apparence qu'il produit lui-même.

La paranoïa interprétative

Pour mettre en scène ce principe de monadisme spirituel, Gourmont développe dans *Sixtine* une idée qu'il y insère de manière métatextuelle : pour montrer les mécanismes d'action d'un phénomène psychologique, il suffit de procéder comme Théodule Ribot, de chercher dans la maladie les règles du fonctionnement de l'esprit. C'est le point de départ des *Maladies de la volonté* : « Je me propose donc dans ce travail d'essayer pour la volonté ce que j'ai fait précédemment pour la mémoire, d'en étudier les anomalies et de tirer de cette étude des conclusions sur l'état normal »¹¹. Gourmont propose parallèlement au romancier de pratiquer une forme d'expérience de pensée, en mettant en scène un personnage présentant une maladie mentale pour étudier les mécanismes de l'esprit : « N'est-ce point dans la pathologie mentale que Ribot a trouvé les lois de la mémoire et de la volonté ? » (p. 117). *Sixtine* est bien un « roman de la vie cérébrale », l'étude clinique d'un cas psychologique, celui d'un homme qui ne vit qu'en esprit. Gourmont réalise avec ce roman le projet d'Entragues, dont l'œuvre ultime devait être une réflexion sur l'idéalisme :

[...] mon œuvre véritable sera celle-ci : un être né avec la complète paralysie de tous les sens, en lequel ne fonctionne que le cerveau et l'appareil nutritif. Il n'a jamais eu aucune connaissance des choses externes, puisque même la sensibilité de la peau est absente. Un miracle, électrique ou

¹⁰ Théodule Ribot, *La Philosophie de Schopenhauer*, Paris, Germer Baillière, 1874, p. 149.

¹¹ Théodule Ribot, *Les Maladies de la volonté* (1882), quinzième édition, Paris, Félix Alcan, 1901, p. 1.

autre, le guérit partiellement, il apprend à parler et raconte sa vie cérébrale : elle est pareille aux autres vies. Il faudrait faire admettre le point de départ, trouver, au moins, un exemple médical. [p. 161]

Ribot déjà citait le cas d'un patient incapable d'agir malgré la vivacité de son esprit :

[...] la maladie fait pour nous une expérience curieuse. Elle crée des conditions exceptionnelles, irréalisables par tout autre moyen : elle scinde l'homme, annihile la réaction individuelle, respecte le reste ; elle nous produit, dans la mesure du possible, un être réduit à l'intelligence pure¹².

L'« exemple médical » que choisit pour sa part Gourmont, c'est Entragues lui-même, qui est un cas d'étude pour les psychologues, une forme d'interprète paranoïaque qui ne voit partout que la forme de son esprit.

Le terme de « paranoïa », apparu tardivement dans le lexique médical français (il prend son sens moderne dans la traduction du *Traité clinique des maladies mentales* de Krafft-Ebing en 1897, après avoir été introduit dans des articles de revues savantes), n'est pas utilisé par les auteurs symbolistes ; mais la « folie systématique » ou les « *idées fixes* avec obsession »¹³ qu'il recouvre sont bien connues à l'époque. Les lecteurs symbolistes se considèrent comme des interprètes obsessionnels : « nous voyions des symboles partout », se souvient Camille Mauclair¹⁴. Huysmans déjà avait fait de Des Esseintes une victime de la « manie raisonnée »¹⁵, qui plaque par exemple sur les formes des fleurs celles des maladies vénériennes, constatant des analogies là où elles n'existent pas. Habitué aux « mentalités complexes », adepte de « l'anatomie littéraire », Entragues, le héros de *Sixtine*, est également conscient de porter en lui les symptômes de cette maladie de l'interprétation qui tend à voir partout des signes d'une cohérence d'ordre supérieure, à faire de chaque objet du monde une allégorie :

Prosateur strict et toujours à la quête du mot juste, jeune ou vieux, rare ou commun, mais de signification exacte, il s'imaginait que tout le monde parlait comme il écrivait, quand il écrivait bien. C'était de bonne foi qu'il s'entêtait à réfléchir, arrêté soudain par une inquiétude en face de tels mots de conversation, vêtements de vanités pures. La conscience de ce travers ne l'en avait pas guéri, ni la punition de se répéter après chaque faute, ce *meâ culpâ*, arrangé d'après Goethe à son usage personnel : « Quand il entend des mots, Entragues croit toujours qu'il y a une pensée dedans. » [p. 10-11]

Cette maladie de l'interprétation donne lieu à une métaphore végétale : les symboles que l'on croise dans le monde sont comme des noix que l'on abat à coup de pierre — certains fruits peuvent se révéler vides ; certains signes peuvent n'être que des illusions construites par notre esprit. Doutant des capacités intellectuelles de Sixtine d'après ses premières paroles, Entragues poursuit sa quête de sens en interrogeant plusieurs fois son amie : « La noix était

¹² *Idem*, p. 49-50.

¹³ *Id.*, p. 78.

¹⁴ Camille Mauclair, *Servitude et Grandeur littéraires*, Paris, Ollendorff, 1922, p. 152.

¹⁵ Joris-Karl Huysmans, *À rebours* (1884), Paris, GF Flammarion, 2004, p. 132.

peut-être vide, il jeta un caillou dans l'arbre pour en faire pleuvoir quelques autres » (p. 11). Ses investigations sont au départ fructueuses : « De son côté, Hubert, voyant que les noix, décidément, étaient pleines et pas trop fades, se disait : “Je vais m'amuser à *rucher* encore quelques pierres vers les branches, comme on dit en ce pays.” » (p. 12). La narration est fondée sur la quête d'indices d'Entragues, qui cherche des signes partout, qu'ils soient des noix vides ou pleines.

Gourmont présente l'état d'Entragues comme un état morbide, lié à une forme de logique déréglée. Dès son enfance, son héros s'est habitué à nier ses expériences réelles pour proposer une recreation personnelle du monde :

Mais déjà, un peu à ma volonté, le monde s'absentait de moi et par une lente ou soudaine récreation, je me refaisais une vie plus harmonieuse à mon sens intime : mais déjà, en d'orgueilleux moments, je méprisais tout ce qui m'était extérieur, tout ce qui n'avait pas été rebroyé et repétri par la machine sans cesse en mouvement dans ma tête. [p. 25]

Cette « machine » cérébrale « sans cesse en mouvement » se détraque de plus en plus au cours du roman avec son intérêt pour Sixtine. « Hubert ne se croyait atteint que d'une simple fièvre analytique » (p. 41) ; mais les événements vont le détromper et le faire tomber dans la folie raisonnante, à cause des mystères que Sixtine a laissé planer sur son passé :

« L'équivoque, mais c'est la cause, c'est la cause mon âme ! L'équivoque versa le poison. »
Les yeux sur le va-et-vient des dés, il réfléchit :

« Oh ! allait-il prendre pour une sérieuse confession des paroles jetées par jeu, comme un volant, au vol d'une causerie ! N'était-ce point, vraiment, cette fois, la vieille maladie des noix vides ? [...] » [p. 45]

Entragues est prisonnier d'un monde fondé sur le modèle herméneutique symboliste. Dans cet univers sans transcendance, tout objet peut être interprété comme une allégorie; toute chose peut être lue comme un signe caché : c'est le règne du signe autoréférentiel omniprésent. La « vieille maladie des noix vides » est une déformation de l'esprit qui conduit ses victimes à reconnaître partout les indices d'une vérité cachée.

C'est le sort d'Entragues devant une eau forte aux initiales répétées S.M., qu'il interprète aussitôt comme celles de Sixte Magne :

Sur quoi j'appuie cette déduction ? Sur rien. Les initiales deux fois répétées, de la femme que j'aime doivent me troubler, sinon je ne l'aimerais pas. Elles ne cachent, peut-être, que des noms de nul intérêt pour moi, mais le peut-être suffit à justifier mon inquiétude. [p. 98]

Il agit comme un somnambule, venant tous les mercredis, inconsciemment, sonner chez Sixtine qui lui réplique : « Ce sont là [...] les raisonnements d'un automate, qui se mettrait en peine de faire comprendre pourquoi il joue le même air de flûte, tous les jours, à la même heure » (p. 84). Sa littérature même devient malade, et on retrouve dans le projet de *L'Adorant* la logique forcenée d'un malade mental : « transposer, sur un mode d'extravagance logique, le drame qu'il jouait naïvement avec Sixtine » (p. 88). Entragues rêve de plus en plus

d'imposer ses rêveries sur le monde, de déformer la réalité selon sa folie pour trouver le bonheur. Gourmont cite d'ailleurs Ribot à l'appui de cette thèse :

[...] c'est une assez bonne lecture en un moment, non de spleen, mais d'ennui motivé, que des pages de psychologie positive et désenchantante, comme du Ribot. Ce précis dialecticien me prouve clair que ma personnalité est un accord fragile, qu'une seule fausse note dans tout le clavier peut détruire. Cela me serait bien égal : une folie mesurée à idée fixe doit aider beaucoup à supporter la vie. [p. 130]

La manie raisonnante est la maladie des esthètes idéalistes : réduits à vivre en marge de la société, ils développent un système dérégulé d'interprétation de la réalité.

Le monde comme volonté

Mais ce que l'on constate paradoxalement, c'est qu'Entragues a *raison*. Toujours prêt à s'accuser d'une jalousie morbide et à mettre en doute ses soupçons, il est pourtant présenté comme un détective sagace : il a prévu le revirement de Sixtine ; il a bien deviné ses manigances avec Moscovitch ; il suspectait à juste titre une référence à sa muse dans les initiales de l'eau-forte¹⁶. Contrairement à ce qu'on a pu affirmer, Gourmont ne semble ainsi pas du tout critiquer l'idéalisme. Lorsque son personnage prétend modifier la réalité avec son esprit, il le fait réellement : « Il lui était si souvent arrivé d'intervenir par le rêve dans la série active et d'en briser le déterminisme, qu'un tel résultat, certes, ne lui donnait plus d'enfantins étonnements » (p. 134). Ses interprétations, il les impose à la réalité ; et il constate logiquement que ses fictions finissent par prendre corps dans le monde, comme la nouvelle « Le 28 Décembre » qui s'incarne lors d'une nuit avec la prostituée Valentine :

Donc, la conception d'un fait possible avait motivé l'éclosion, dans sa vie, de ce fait, corrigé par l'intervention d'une volonté extérieure, adapté aux conditions vitales de temps et d'espace, mais reconnaissable en ses éléments constitutifs et primordiaux. [p. 135]

Si ses œuvres anticipent la réalité, il y a tout à parier, d'ailleurs, pour qu'Entragues remporte finalement Sixtine. En effet, si la fin du roman le voit délaissé au profit du dramaturge russe Sabas Moscovitch avec lequel Sixtine s'enfuit à Nice, Entragues a déjà écrit un autre dénouement possible dans ses récits. On le voit occupé, au début du roman, à imaginer les aventures de Madame du Boys : « Il s'agissait de la réconcilier d'une façon logique avec son mari qu'elle avait abandonné pour suivre à Genève, un compte polonais, retiré là après des aventures nihilistes » (p. 19). La fuite de Sixtine était déjà prévue par les écrits d'Entragues ; son retour l'est également. Madame du Boys revient vers son mari, déçue de son escapade : « Je m'amuse encore plus à Paris, même aux côtés d'un mari stupide et solennel, que sur les bords du lac de Genève » (p. 54). Avant même d'avoir rencontré Moscovitch, Entragues avait décrit sa fugue avec Sixtine et le retour de la femme prodigue ; le véritable dénouement du roman de Gourmont se situe dans cette nouvelle sans titre d'Entragues.

¹⁶ Voir Jean-Pierre Bertrand, Jacques Dubois et Jeannine Paque, « S.M. à S.M. », in *Remy de Gourmont* (Actes du colloque de Monselice, 26-28 septembre 1996), Patrizio Tucci (dir.), Padoue, Unipress (Biblioteca Francese), 1997, p. 17-37.

Qu'est-ce qui empêche alors Entragues de conquérir Sixtine ? Plus que sa maladie de l'interprétation, c'est sa maladie de la volonté qui le mène à l'échec. Il ne cesse d'ailleurs de croiser d'autres malades, incarnations possibles de son futur : une névrosée qui ne peut s'empêcher de cogner du pied tous les piliers et les portes qu'elle croise sur son chemin, « suppliante, mais sans volonté » (p. 106) ; un écrivain stérile, Oury, qui vit, halluciné, dans l'attente et qu'Entragues quitte rapidement de peur d'attraper son nonchaloir, ces « maladies de la volonté ét[ant] contagieuses » (p. 192) ; Marguerin, « le théosophe, dont ses amis excusaient la folie licencieuse par une maladie du cervelet » (p. 255), en qui il reconnaît un alter ego.

La véritable tension du livre n'est pas entre le monde extérieur et le moi (selon le modèle de l'interprétation qui projette des explications mensongères sur la réalité), mais entre les différentes instances psychiques, selon qu'elles sont volontaires ou subies. Taine écrivait dans *De l'intelligence* que toutes les perceptions n'étaient en définitives que des hallucinations, que l'on pouvait considérer comme vraies ou fausses selon qu'elles correspondaient ou non à la réalité du monde extérieur :

Ainsi notre perception extérieure est une hallucination du dedans qui se trouve en harmonie avec les choses du dehors ; et, au lieu de dire que l'hallucination est une perception extérieure fausse, il faut dire que la perception extérieure est une *hallucination vraie*¹⁷.

Mais pour Gourmont, le monde extérieur n'a pas d'existence ; il n'est lui-même qu'une représentation. Il se permet alors de corriger Taine : « la sensation régulière n'est qu'une hallucination vraie. Vraie ou fausse, pour moi, cela est bien indifférent, je ne m'en inquiète guère » (p. 66). Deux hallucinations se valent, quelle que soit leur origine. La vérité de la perception n'importe pas : ce qui compte, c'est son caractère volontaire. L'important réside dans la capacité à diriger ses pensées : pour qui sait faire usage de sa volonté, le monde, qui n'est qu'hallucination, se plie à ses désirs. La paranoïa herméneutique n'est pas une maladie grave ; au contraire, les génies sont des raisonneurs obsessionnels capables d'imposer leurs visions particulières aux autres esprits. S'il y a inadéquation entre le monde extérieur et le Moi, c'est faute d'une volonté assez forte.

Lorsqu'il écrit, Entragues choisit librement ses hallucinations :

Paris, ce n'était pour lui, ni la rue, ni le boulevard, ni le théâtre ; Paris, pour Entragues, était confiné dans les bornes assez étroites du « cabinet d'étude », peuplé des bons fantômes de son imagination. Là, s'agitaient obscurément des êtres tristes et vagues, pensifs et informes, qui imploraient l'existence. Entragues vivait avec eux dans une familiarité presque inquiétante. Il les voyait, les entendait, se transportait avec eux dans le milieu nécessaire à leur activité, bref subissait les phénomènes les plus aigus de l'hallucination. [p. 18-19]

Mais il y a deux formes de perceptions qui s'opposent à sa volonté : celles qui sont produites par le monde, et les hallucinations qui viennent perturber le cours de ses pensées et s'imposent à son esprit. Il en subit de plus en plus, comme lors d'une conversation avec Sixtine :

¹⁷ Hippolyte Taine, *De l'intelligence* (1870), t. II, Paris, L'Harmattan (Encyclopédie psychologique), 2005, p. 411.

Pendant que de fugitives paroles s'échangeaient sur les peintres et leur peinture, Hubert, sans cause déterminable revivait une des plus significatives impressions de son adolescence. Jugeant impossible d'y échapper et craignant de trop inclusives distractions, il la résuma tout haut. [p. 110]

Plus tard, il voit un fantôme de Sixtine entrer dans la pièce où il s'appête à coucher avec Valentine :

Entragues, soudain, se dressa, pâle : spectrale entre les rideaux de la fenêtre, terrible en sa robe rouge Sixtine venait de surgir.

« Ah ! songeait-il vaguement, épouvanté, mais rendu à lui-même, ceci est de la réalité. Les illusions sont fauchées, le foin est rentré, le pré est nu. Cela devait arriver : les images que l'on évoque volontairement et de propos délibéré finissent par acquérir de mauvaises habitudes et par s'évoquer toutes seules [...]. » [p. 128]

Il subit des pollutions nocturnes, autre forme de son manque de maîtrise :

Une antécédence pareille est un viol. Et je me crois maître de moi, maître du monde extérieur, maître de cet univers, une femme, quand je ne sais même pas régler l'ordonnance et la suite logique de mes impressions ! Le mécanisme humain devrait m'être connu, et si les conséquences sont invincibles, les causes du moins, devraient subir ma volonté. [p. 253]

Ribot a montré dans *Les Maladies de la volonté* que la volition ne doit pas être réduite à un rôle d'aiguillon ; elle est surtout « une puissance d'arrêt, ou, pour parler la langue de la physiologie, un pouvoir d'inhibition »¹⁸. Entragues souffre d'un manque de volonté qui l'empêche d'inhiber les perceptions non désirées, qu'elles proviennent de l'extérieur ou qu'elles s'imposent inconsciemment à lui. Cet affaiblissement de la volition met à mal ses capacités à diriger le monde qui l'entoure :

Entragues se voyait donc arrivé à ce point d'intellectualité où l'on commence à se faire obéir : l'ordre, en apparence incoercible, fléchissait sous son rêve. Il s'agissait maintenant de maîtriser le rêve et de vouloir. Ceci était très différent : n'ayant jamais cultivé cette faculté, il ne la possédait qu'au degré rudimentaire. [p. 136]

Le roman finit lorsqu'il comprend que la vérité qu'il cherchait, le sens des gestes de Sixtine, n'a que peu d'intérêt : ce qui importe, c'est de faire preuve de volonté et d'imposer ses propres interprétations sur ces gestes. Le repli final d'Entragues, qui s'éloigne de la société pour écrire, n'est pas un échec ; au contraire, c'est depuis cette position détachée qu'il pourra le mieux influencer sur la réalité.

Une politique de l'esprit

Quelles sont les conséquences de ce portrait de personnage symboliste paranoïaque dans la relation entre l'auteur et ses lecteurs réels ? Pour bien comprendre toutes les implications de

¹⁸ Théodule Ribot, *Les Maladies de la volonté*, éd. cit., p. 13.

ses théories, il faut rappeler que Gourmont met toujours en parallèle, dans ses écrits, l'idéalisme philosophique avec des doctrines politiques :

[...] poussée à son extrême, la théorie idéaliste aboutissait, en mes déductions, pratiquement, au néronisme ou au fakirisme, selon qu'elle évolue en des intelligences actives ou en des intelligences passives ; socialement (comme je l'ai noté antérieurement), au despotisme ou à l'anarchie¹⁹.

La vie humaine impose des relations avec d'autres esprits. Il n'y a qu'une seule monade qui puisse se passer de toute communication, parce qu'elle contient tout en elle, Dieu ; la pensée humaine mourrait de ne pas se communiquer :

Réduite à soi, c'est le prisonnier au secret. Dans ce cas, la pensée se résorbe et, ne vivant plus qu'autosubstantiellement, se dévore elle-même et se résout en la non-pensée. La pensée d'autrui est le miroir même de Narcisse, et sans lequel il se serait ignoré éternellement²⁰.

D'où la nécessité de l'instauration d'un rapport de domination entre le Moi et autrui, fondé sur l'opposition entre Maîtres et Esclaves de la philosophie de Nietzsche : « Nietzsche, le négrier de l'idéalisme, le prototype du néronisme mental, réserve, après toutes les destructions, une caste d'esclaves sur laquelle le moi du génie peut se prouver sa propre existence en exerçant d'ingénieuses cruautés »²¹. Dans *Sixtine*, Gourmont développe déjà des idées similaires :

Assurément celui qui pense domine celui qui ne pense pas et celui qui veut, même inconsciemment, la réalisation, même idéale, d'un groupe de faits, domine toutes les volontés qui, non prévenues, ne sont pas mises en défense, ne se trouvant pas prêtes à opposer volonté à volonté. Le monde matériel et inconscient ne vit et ne se meut que dans l'intelligence qui le perçoit et le recrée à nouveau selon des formes personnelles ; il en est de même du monde pensant qu'une intelligence supérieure englobe, façonne à son gré. [p. 136]

Il en est de même de la relation entre l'auteur et le lecteur : il s'agit d'une lutte de pouvoir pour imposer sa volonté. Or on constate que le roman écrit par Gourmont utilise plusieurs procédés destinés à transformer le lecteur lui-même en herméneute paranoïaque : *Sixtine* prend, comme cela a été noté, l'aspect d'un roman policier, avec ses multiples énigmes qui trouvent leur résolution dans l'avant-dernier chapitre, « La clef du coffret ». Le fonctionnement de l'esprit d'Enragues devient un modèle pour le lecteur, qui voudrait bien lui aussi connaître les secrets que fait miroiter *Sixtine*, le « poison » qui fait d'elle une meurtrière, les initiales redoublées « S.M. » qui apparaissent sur une eau-forte, la légende du portrait dans le château de Rabodanges. Ce que cherche à faire Gourmont, avec *Sixtine*, c'est finalement à transformer son lecteur en chercheur d'allégories, à capter son attention et sa volonté, et par là à devenir son maître — non pas en lui livrant une vérité nouvelle (rappelons

¹⁹ Remy de Gourmont, « Dernière Conséquence de l'Idéalisme », in *Le Mercure de France*, n° 51, mars 1894, p. 193.

²⁰ *Idem*, p. 199-200.

²¹ *Id.*, p. 201.

que le contact entre esprits n'existe pas), mais en l'incitant à construire lui-même sa prison mentale. Le livre se clôt sur la victoire de l'auteur sur le lecteur, dans la personne même d'Enragues, qui passe du statut d'herméneute à celui de créateur de formes en rejetant les noix vides : « Les fruits où je mords sont des bulles sitôt évanouies, mais les bulles qui sortent de mes lèvres s'envolent, planent et demeurent » (p. 310). Abandonnant définitivement la charge d'interprète, Enragues laisse au lecteur cette fonction subalterne.